

Le succès qui avait couronné en si peu de temps l'entreprise de M. Picquet à la Présentation dépassait toute attente. Aussi le bon missionnaire écrivait-il en 1752 avec une satisfaction bien légitime : "C'est un grand miracle que malgré l'envie, les contradictions, l'opposition presque générale de tous les villages sauvages, j'aie formé en moins de trois ans une des plus florissantes missions du Canada. Je me trouve donc dans l'occasion de pouvoir étendre l'empire de Jésus-Christ et du roi, mes bons maîtres, jusqu'aux extrémités de ce nouveau monde, et de plus faire, avec quelques secours que vous me procurerez, que la France et l'Angleterre ne pourraient faire avec plusieurs millions et toutes leurs troupes."¹

L'année précédente (1751), M. Picquet avait fait une excursion sur le lac Ontario, dans le but de recruter des néophytes pour sa mission. Il écrivit le récit de son voyage; c'est un document intéressant, qui nous fait, pour ainsi dire, accompagner le missionnaire dans sa course autour de ce lac si convoité alors par l'Angleterre.²

Le canot monté par l'abbé Picquet était conduit par six Canadiens; un autre canot le suivait, monté par cinq sauvages.

Après avoir franchi les Mille-Iles, on arriva au fort Frontenac, où s'élève aujourd'hui la ville de Kingston. C'était autrefois le rendez-vous de beaucoup de sauvages; il n'y en avait presque plus, parce que le fort Oswégo avait pour eux bien plus d'attrait.

A la baie de Quinté, M. Picquet visita avec intérêt l'emplacement de l'ancienne mission que MM. de Fénelon et Trouvé y avaient établie.³ "L'endroit, dit-il, est charmant, mais le terrain n'est pas bon."

On se rendit ensuite à une île voisine, où M. Picquet reçut la visite de l'aumônier du fort Frontenac, du commis du magasin et de plusieurs autres personnes de la garnison. "Mes chasseurs, dit-il, m'avaient procuré le moyen de leur donner un excellent régal. Nous bûmes, de tout cœur, à la santé des autorités civiles et ecclésiastiques, au bruit de notre mousqueterie, qui réussit parfaitement et réjunit beaucoup les insulaires." Il y avait, en effet, un certain nombre de sauvages qui habitaient cette île; M. Picquet leur donna un festin, les instruisit des vérités de la foi, et finit par les décider à se retirer à la Présentation.

Nos excursionnistes cotoyèrent durant huit jours la rive nord du lac Ontario et arrivèrent le 26 juin à un fort nouvellement construit, auquel on avait donné le nom du ministre de la marine du temps, M. Rouillé. C'est à cet endroit que s'étend aujourd'hui la florissante ville de Toronto.

Le fort Rouillé avait été construit en 1749 par M. de Portneuf, pour y attirer les sauvages du nord et les dissuader d'aller à Oswégo, où les Anglais les capturaient par l'appât de magnifiques marchandises, qu'ils leur donnaient en échange de leurs pelleteries. Aussi avait-on approvisionné avec soin le fort Rouillé: "Le vin, dit M. Picquet, est ici de la meilleure qualité; il ne manque rien dans ce fort; tout y est abondant, beau et bon."

Une tribu de Mississagues vint le supplier d'avoir pitié d'eux et de leur témoigner les mêmes bontés qu'il avait pour les Iroquois, à qui il procurait des missionnaires. "Au lieu

¹ Lettre à MM. de la Jonquière et Bigot, 8 fév. 1752, citée par M. Parkman dans *Montcalm and Wolfe*, t. II, p. 417.

² Journal qui peut servir de mémoire et de relation du voyage que j'ai fait sur le lac Ontario pour attirer au nouvel établissement de la Présentation les sauvages iroquois des Cinq-Nations.

³ Voir *Vie de M^{re} de Laval*, par l'abbé Auguste Gosselin, t. I, p. 542.